

## Prologue

*Draguignan — Avril 2003*

Il pleuvait fort cet après-midi-là, le temps ressemblait beaucoup à ce qu'il avait été les jours précédents. C'était un printemps maussade.

Mariette marchait vite, la tête rentrée dans les épaules, le col relevé, semblant cependant ignorer la pluie qui lui tombait dessus. Elle ne prit pas la peine d'ouvrir son parapluie. À quoi servirait-il ? La pluie et le vent fouettaient de tous les côtés, il n'aurait constitué qu'un abri illusoire.

« Illusoire oui ! Tout n'est qu'illusion » se dit-elle furieusement en relevant la tête pour offrir son visage aux gouttes cinglantes qui vinrent s'écraser sur ses joues et se mêler à ses larmes. On aurait cru qu'elle voulait se fondre dans ce déluge d'eau qui ressemblait à son humeur du moment : elle était sur le point de verser – sans nul doute – autant de larmes que ce ciel gris.

Car Mariette ne pouvait plus feindre de ne pas le savoir, pas après les résultats qu'on venait de lui communiquer : son enfant chéri, la petite fille qu'elle portait depuis six mois, ne naîtrait pas normale.

Pourquoi avait-elle accepté de passer cet examen de contrôle ? Pourquoi avait-il fallu qu'elle cherche absolument à savoir ? N'aurait-elle pas pu rester sur un doute qui lui aurait permis de penser – de se persuader – que tout allait bien ? Que son bébé serait beau et en bonne santé ? Au lieu de cela, elle avait été au-devant des mauvaises nouvelles, et maintenant... eh bien maintenant, il allait falloir qu'elle accepte l'évidence...

... qu'elle cesse de se faire des illusions ! Voilà de quoi elle se berçait depuis le début de sa grossesse, se reprocha-t-elle. Elle avait rejeté la vérité. Elle l'avait tellement niée qu'elle n'avait pas trouvé utile d'en parler à son mari. Et maintenant le choc était encore plus dur à encaisser.

Resserrant les pans de son imperméable autour d'elle, comme pour protéger son bébé de cette vérité qu'elle-même n'arrivait pas encore à assimiler, elle continua d'avancer sans but précis. Elle voulait marcher, marcher, rester sous cette averse qui lui ressemblait tant par la grisaille qu'elle déversait... continuer à marcher jusqu'à oublier qui elle était, qui elle attendait... oublier qu'elle souffrait, oublier que rien ne serait plus jamais normal.

Richard ! Il fallait qu'elle l'apprenne sans attendre à Richard. Elle ne pouvait plus reculer. En partageant tout de suite son désespoir, elle aurait moins mal. Il saurait trouver les mots pour la soulager.

Toute à ses pensées qui se bousculaient dans sa tête et à sa hâte d'appeler son mari, elle s'engagea sur le passage piéton pour traverser le boulevard alors que le petit bonhomme du feu n'était pas encore passé au vert. Elle tourna machinalement la tête lorsqu'elle entendit un crissement de pneus, et ne sentit pas la fourgonnette la percuter.

Elle eut vaguement conscience de visages penchés sur elle, de mots prononcés comme « ambulance », « accident », « pas pu freiner », « la pauvre », « enceinte »...

Tout le monde parlait en même temps. Des gens criaient dans leur téléphone. Mariette sentait confusément qu'elle était la cause de toute cette agitation ambiante.

Elle sentit qu'on lui couvrait le corps. Elle ouvrit les yeux, et fut aussitôt saisie d'une intense douleur, comme si des milliers de lames lui transperçaient le front. Elle tenta néanmoins de les laisser ouverts pour comprendre ce qu'il lui arrivait. On lui recommanda de ne pas bouger... mais elle en était bien incapable, même si elle avait voulu...

La douleur était partout. Elle gémit faiblement. Une voix d'homme lui demanda pardon à plusieurs reprises... Les secours allaient arriver d'une minute à l'autre lui assura-t-on. D'ailleurs, on entendait déjà les sirènes des pompiers qui se rapprochaient.

L'attroupement autour d'elle grandissait, et tout à coup elle n'aperçut au-dessus d'elle que des formes vêtues de noir qui se mirent à la manipuler avec précaution. « Les pompiers ! Ce sont les pompiers » se dit-elle dans un sursaut d'espoir. « Je suis sauvée, ils vont me sortir de là ».

Elle voyait de plus en plus flou, ses yeux se fermaient et elle devait lutter de tout le peu de force qui lui restait pour obéir aux voix impérieuses qui lui enjoignaient de les garder ouverts :

- Ne fermez surtout pas les yeux ! Restez avec nous !

Mais elle sentit qu'elle n'y arrivait plus. Fermer les yeux semblait estomper sa douleur, lui faisait tellement de bien.

Fermer les yeux ! Se reposer !

Un écho sourd se mit à bourdonner dans ses tympans, elle n'entendit plus les voix, ne sentit plus les mains sur elle. Elle fit encore un effort pour soulever ses paupières lourdes, mais ses yeux ne rencontrèrent que l'obscurité qui s'abattit sur elle comme une masse, et le néant l'engloutit.

## Chapitre 1

Richard arriva aux urgences en même temps que deux ambulanciers se précipitaient au-devant du camion des pompiers pour en sortir le brancard sur lequel reposait Mariette...

Dès qu'on l'avait appelé, il avait demandé à sa secrétaire d'annuler tous ses rendez-vous pour le reste de la journée, puis il était sorti en trombe de son cabinet dentaire, après avoir presque arraché sa blouse dans sa hâte de partir.

Il ne voulut pas perdre du temps à aller chercher sa voiture au parking, il préféra prendre un taxi ; à cette heure creuse de fin de matinée, il devait être facile d'en trouver un. Malheureusement, il n'en vit pas lorsqu'il se rua hors de l'immeuble, et il piqua un sprint jusqu'à la tête de station qui se situait à deux pâtés de maisons de l'endroit où il se trouvait.

« Encore une chance que je savais où c'était », se félicita-t-il en sautant dans la première voiture de la file et en hurlant presque au chauffeur le nom de l'hôpital.

Sa femme, comme lui d'ailleurs, gardait toujours sur elle le numéro d'une personne à contacter en cas d'urgence, c'est ainsi que l'un des pompiers l'avait appelé. Il se souviendrait toujours de cette voix condescendante qui lui annonça que sa femme venait d'avoir un accident. Il lui avait aussitôt aboyé des questions dans le combiné, mais l'homme à l'autre bout du fil était resté calme, s'excusant qu'il n'en savait pas en plus, et qu'ils allaient transporter sa femme à l'hôpital Saint-Joseph.

La distance à parcourir pour s'y rendre n'était pas très grande, mais les quinze minutes qu'il passa sur le siège passager lui semblèrent durer un siècle. Ses jambes s'entrechoquaient nerveusement, il se dévorait les joues d'angoisse, il tournait la tête dans tous les sens comme si ce simple geste allait avoir le pouvoir de pousser toutes les autres voitures qui gênaient leur circulation. Le chauffeur ne tenta pas de lui faire la conversation, et il lui en fut reconnaissant. Tirant un billet de vingt euros de son portefeuille, il le laissa tomber sur le siège libre de devant et jaillit du taxi avant même qu'il ne se soit complètement arrêté, faisant signe qu'il ne voulait pas de sa monnaie.

Quelques minutes plus tard, c'était un homme les cheveux en bataille et la chemise trempée de sueur qui s'adressait aux urgentistes qui prenaient en charge la blessée.

- Je suis son mari. Que s'est-il passé ?
- Elle a été renversée par une camionnette. D'après des témoignages, elle est retombée sur le dos et s'est violemment heurté la tête.
- Est-ce qu'elle est...
- Inconsciente, mais elle est vivante, l'interrompt l'un d'eux.

Ils l'écartèrent poliment mais fermement de leur passage :

- Maintenant veuillez-vous écarter s'il vous plaît, vous nous gênez dans nos mouvements ; allez dans la salle d'attente, vous aurez des nouvelles tout à l'heure.

Le brancard fut poussé à vive allure en direction du bloc opératoire. Impuissant, Richard le regarda s'éloigner.

- Elle est enceinte, cria-t-il à leurs dos, mais ils n'entendirent pas.

Désemparé, il se dirigea vers la salle d'attente des urgences. Celle-ci était pleine de monde, mais il ne voyait personne, il nageait dans un brouillard d'angoisse. Il se laissa tomber sur une chaise, mais se releva aussitôt pour faire les cent pas dans le couloir, ne tenant pas en

place. Il alla se chercher un café qu'il trouva infect, mais à peine l'eut-il avalé qu'il s'en servit un autre, puis encore un autre. Il avait besoin de tuer le temps, sinon il allait devenir fou.

Après ce qui lui sembla des heures, un médecin qui lui parut bien jeune s'avança vers lui :

- Vous êtes le mari de la jeune femme qu'on vient d'amener ?

Cela ressemblait plus à une entrée en matière qu'à une véritable question. Richard lui répondit d'une voix aiguë :

- Oui. Comment va-t-elle ?

- Il est encore trop tôt pour se prononcer. Mais elle a subi un important traumatisme crânien. Elle a plusieurs fractures, mais ce n'est pas le plus grave, nous sommes en train de lui passer des radios pour voir s'il y a des lésions internes. Tout ce que je peux vous affirmer pour l'instant, c'est qu'elle est dans le coma.

Richard le regarda, anéanti.

- Elle attend un bébé, lui annonça-t-il, comme si cette bonne nouvelle allait pouvoir faire disparaître la mauvaise qu'il venait d'encaisser.

- Nous le savons, elle avait son dossier médical avec elle lorsqu'elle a été transportée ici. Cela nous a permis de vérifier l'état de santé du fœtus. Il va bien.

Richard parut tellement soulagé que le jeune médecin eut du mal à trouver les mots qui convenaient pour lui annoncer la suite.

- Cependant.....commença-t-il.

À son air navré, Richard s' alarma.

- Quoi ? Que se passe-t-il ? Il y a un problème ?

- Heuuu, les résultats du caryotype qu'elle venait de récupérer confirment l'anomalie chromosomique dont il est question dans l'échographie qu'elle avait faite précédemment, déclara-t-il d'une traite.

Avant que Richard n'ait le temps de réagir, il enchaina :

- Il fallait que je vous en informe.

Richard le regarda sans comprendre :

- De quoi me parlez-vous ?

- Comment...vous... vous n'étiez pas au courant ?

Richard eut soudain l'impression que ses épaules pesaient trois tonnes. Il regarda le médecin en secouant la tête désespérément.

Non, ce n'était pas possible ! Pas deux malheurs dans la même journée ! Qu'avait-il fait pour mériter une telle injustice ?

La voix du médecin poursuivit :

- Nous avons besoin de savoir une chose, avança-t-il timidement.

Hébété, Richard le regarda sans le voir.

- Désirez-vous que nous interrompions la grossesse ?

- ...

- Monsieur ?

Richard cligna des yeux en secouant la tête, comme pour sortir de sa torpeur.

- Désirez-vous que nous interrompions la grossesse ? répéta celui que Richard aurait préféré ne jamais avoir devant lui.

\*

Au moment où Mariette sombrait dans le néant, toutes ses pensées se tournèrent vers le petit être qui grandissait dans son ventre.

Mon Dieu, mon bébé, sauvez mon bébé, voulut-elle crier, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Elle se sentit happée par un étau qui lui broyait les membres et la tirait vers le bas – inexorablement plus bas, plus loin..., vers où ? se dit-elle confusément. Elle était de plus en plus fatiguée, son corps l'abandonnait et dérivait vers l'inconnu, mais dans un sursaut de volonté son esprit chercha désespérément à se raccrocher à la vie.

Soudain une voix lui souffla :

- Viens, suis-moi, tu ne seras pas toute seule.
- Je ne suis pas toute seule, mon bébé est avec moi.

Ses propres mots avaient résonné à ses oreilles comme si elle les avait prononcés. Mais ce n'était pas possible, son corps gisait sur le bitume et ne formait plus qu'une masse inerte autour de laquelle régnait maintenant une grande agitation.

- Non, tu n'es pas morte, clama une voix qui sembla avoir lu dans ses pensées, mais ne regarde pas derrière toi. Nous sommes plusieurs dans ton cas. Rejoins-nous en toute confiance, nous veillerons avec toi sur ton bébé.

« Dans mon cas ? » pensa Mariette. « Qu'est-ce que cela signifie ? Que m'est-il arrivé ? »

Pensait-elle ou parlait-elle ? Elle avait l'impression de penser, cependant elle entendait des réponses, des voix autour d'elle. Elle ne savait plus... Elle ne voyait personne, mais entendait du monde, les sons bourdonnaient autour d'elle, créant des résonances. Il y avait plusieurs personnes... Elles étaient proches... très proches, elle sentait leur présence... mais pourquoi alors ne les voyait-elle pas ?

D'ailleurs, elle ne voyait plus rien, même pas son corps. Où était son corps ? Elle était comme détachée de lui. Il l'avait quittée. Ou l'inverse.

« Mais non il ne faut pas » tenta-t-elle de s'insurger. « Il y a mon bébé dedans ».

- Ne t'inquiète pas, lui répondit-on. Tu as gardé ton corps, même si tu crois pour l'instant que tu flottes en dehors. C'est normal, tu viens d'être choquée, et tu es dans une sorte de transition. Si nous ne faisons rien, tu peux effectivement quitter définitivement ton enveloppe charnelle et ce sera fini pour toi... et pour l'enfant que tu portes. Ce serait dommage, car il semblerait que ton bébé n'ait subi aucun choc et qu'il se porte bien...

- Mais, coupa-t-elle, de quelle manière pouvez-vous m'aider ?
- Te garder avec nous. Mais pour cela, il faut que tu sois d'accord. En d'autres termes, il faut que tu arrêtes de lutter.

Devant la panique évidente de Mariette, son interlocuteur conserva une voix sereine qui, il le savait, allait l'amener à se calmer. Il en avait accueilli bien d'autres avant elle, il avait l'habitude de faire face à ces angoisses, il avait appris à les gérer et les faire disparaître. Il ne doutait pas d'y parvenir avec la nouvelle venue. Il continua donc sans lui laisser le temps de lui couper à nouveau la parole :

- Laisse-moi finir de t'expliquer, tout sera plus clair ensuite. Tout ce qu'il se passe autour de toi maintenant – ma voix, celle des autres – c'est ce que ton esprit te renvoie parce que tu es dans cet état.

- *Dans cet état !* s'écria Mariette avec une pointe de dégoût. Qu'est-ce que tu insinues ?

Elle ne lui rendait pas la tâche facile. Il allait lui falloir peser ses mots, faire preuve de tact pour lui permettre d'assimiler la situation.

- Ce que je veux que tu comprennes, c'est que tu nous entends parce que tu es comme nous... nous sommes comme toi si tu préfères.

Il fit un geste vague, comme pour amoindrir la portée de ses paroles. Puis il répéta :

- Fais-nous confiance.

Avait-elle le choix ? se dit-elle alors qu'elle sentait ses dernières forces la quitter.

- Je ne vous vois pas. Je ne vous connais pas, protesta-t-elle cependant.

- Tu nous verras bientôt. Pas comme tu voyais jusque-là, non, mais d'une façon qui nous est propre. Repose-toi maintenant.

« *Repose-toi maintenant* », lui avait recommandé cette voix masculine.

Mariette délirait, elle en était sûre à présent. Mais ses hallucinations ne l'effrayaient pas, elles se voulaient rassurantes plutôt. Alors oui, elle allait accepter de se reposer... obéir à ces inconnus qui lui intimaient de se laisser aller, de rester confiante.

À partir de cet instant, elle sut que quelle que serait l'issue de son accident, il n'arriverait rien à sa fille. Une multitude de questions lui trottait dans la tête, mais elle ne se sentit pas la force de les poser maintenant.

Plus tard. Oui, plus tard. Elle aurait tout le temps plus tard.

Pour la deuxième fois en l'espace de peu de temps lui sembla-t-il, elle eut l'impression qu'elle basculait dans le néant. Mais cette fois, elle s'y laissa glisser de son plein gré : elle venait de décider de s'abandonner aux mains amies qui étaient venues la chercher pour la guider vers...vers quoi ??

\*

- Où suis-je ?

- Bonjour ! lança gaiement une voix qui semblait sortir de nulle part. je m'appelle Valentine, et voici Pierre-Yves, Julie et Paméla. Tu viens d'arriver parmi nous.

Son ton se voulait enjoué, mais Mariette resta sur ses gardes :

- Mais c'est où ici ? s'enquit-elle, méfiante.

- C'est... c'est difficile à expliquer. Il vaut mieux que tu t'habitues d'abord un peu à nous, avant que nous ne te dévoilions tout.

Mariette regarda autour d'elle. Elle se trouvait dans un endroit qu'elle ne reconnut pas, qu'elle ne connaissait pas. Comment était-elle arrivée là ?

Près d'elle, celle qui disait se prénommer Valentine devisait avec les trois autres qu'elle lui avait présentés, sans plus se soucier d'elle. Elle était certaine de ne les avoir jamais rencontrés avant, et se demanda encore une fois par quel mystère elle était arrivée parmi eux.

Rêvait-elle ? Elle se pinça discrètement le bras, mais cela ne la ramena malheureusement pas dans un lieu plus familier par la magie du réveil...

- Ça ne sert à rien de te pincer. Tu n'es pas en train de rêver, donc tu ne te réveilleras pas parce que tu as fini ta nuit ou parce que ton réveil va sonner.

S'il s'imaginait la rassurer, songea Mariette, c'était raté ! Elle se tourna vers le dénommé Pierre-Yves en fronçant les sourcils. Celui-ci l'interpella joyeusement:

- Tu nous vois maintenant. C'est une bonne nouvelle, c'est le signe que tu nous as acceptés.

Mariette plissa le front. Elle se souvenait vaguement avoir déjà entendu sa voix, il lui semblait même avoir eu avec lui une conversation étrange dans laquelle il lui affirmait des choses sur son état, qu'elle n'avait pas beaucoup appréciées. Elle tourna la tête de tous les côtés :

- Où suis-je ? répéta-t-elle. Qui êtes-vous tous ?

- Tu te souviens de ce que je t'ai appris ? avança prudemment Pierre-Yves. Tu es comme nous, nous sommes comme toi. C'est pour cette raison que tu nous vois.

Devant son air dubitatif, il sourit et ajouta :

- Nous sommes ta réalité du moment. Nous sommes dans le même état.

« État ». Encore ce mot qui la faisait tant grincer. Quel état ? aurait-elle voulu crier. Et de quelle réalité voulait-il parler ? Elle pensa soudain à Richard. C'était lui sa réalité ! Pourquoi n'était-il pas avec elle, à la place de tous ces gens ? Mariette s'emporta :

- Tu pourrais être plus clair à la fin ? Je ne voudrais pas te vexer, mais tout ton charabia, c'est du chinois pour moi.

Elle l'avait tutoyé d'emblée, même si elle trouva surprenant d'utiliser un ton familier avec un étranger à qui elle parlait pour la première fois. Mais il avait agi ainsi le premier, elle jugea donc opportun d'en faire autant.

- Tu es dans le coma, Mariette, dit-il en détachant bien ses mots.

La voix de Mariette ne fut plus qu'un murmure :

- Dans le coma ? Ce... ce n'est pas possible ! Je ne peux pas y croire !

- C'est normal, c'est difficile à accepter. Tout sera plus clair pour toi lorsque tu auras retrouvé la mémoire des événements de la journée.

- Qu'est-ce que tu sous-entends ? Oh mon Dieu, je ne comprends rien à rien ! se lamenta-t-elle.

- Tu as eu un accident, lui annonça-t-il gentiment malgré son ton hostile. C'est quasiment certain. On n'arrive pas dans le coma sans raison. Quel accident ? ça, c'est toi qui nous le diras quand tu t'en souviendras. Pour l'instant, il faut que tu t'habitues au fait que tu te trouves dans le coma.

Un chargement d'une tonne qui viendrait de lui tomber dessus ne lui aurait pas causé plus d'effet : elle se sentit oppressée, soudain vulnérable :

- Oh ! Et vous ? se risqua-t-elle timidement.

- Nous aussi, répondit Pierre-Yves comme s'il énonçait là quelque chose de très habituel.

- Oh ! répéta-t-elle. Et quand me souviendrai-je de ce qu'il m'est arrivé ?

- C'est variable selon la personne, avança Pierre-Yves sans prendre le risque de lui donner une réponse qui ne la satisferait pas. Généralement, il faut d'abord avoir réalisé la conséquence de son accident.

- Généralement ? grinça-t-elle. Tu parles en connaisseur ma parole !

Son ton était sarcastique.

- Désolé si le terme t'a choquée, répliqua Pierre-Yves, imperturbable. Vois-tu, je suis là depuis très longtemps, et je te parle d'après ce que je sais des autres que j'ai eu l'occasion de croiser.

Mariette déglutit avec peine. Où se trouvait-elle bon sang ? Pourquoi n'arrivait-elle pas à se réveiller et à sortir de cette comédie qui ne l'amuse pas du tout ? Pourquoi se trouvait-elle en compagnie de cet individu aux discours étranges dont elle se passerait volontiers ? Elle eut beau vouloir le chasser, cet homme la tenait sous son emprise, comme un aimant qu'elle sentit qu'elle ne devait pas lâcher. Elle le retint donc en demandant encore :

- Et comment fait-on pour... euh... réaliser ?

« Si tu poses cette question, c'est que tu as déjà commencé à réaliser ce qu'il t'arrive » aurait-il voulu lui répondre. Au lieu de quoi il lui sourit avec bienveillance et lui confia :

- En nous acceptant et en acceptant notre aide.

Mariette assimila l'information en silence.

« Mais il faut que tu te décides vite, car cet état de flottement n'est pas bon pour le bébé que tu portes », ajouta Pierre-Yves pour lui-même. Il ne pouvait pas se permettre de le formuler à voix haute, car l'effrayer ne serait pas de bon augure. Il ajouta donc, avec une pointe d'autorité dans la voix :

- Le plus urgent est de penser à ton bébé. Par bonheur il va bien, c'est là-dessus qu'il faut que tu te concentres. C'est lui ton lien avec la réalité.

Cette dernière remarque agit comme un déclic sur Mariette : elle n'était plus dans la réalité... *elle se trouvait dans un autre domaine.*

*Dans le coma !*

Elle le réalisa brutalement, en même temps que toute l'explication de cet homme, qui semblait tout savoir sur ce qui la concernait, se frayait un chemin jusqu'à son cerveau embrumé.

Elle réalisa soudain qu'elle pensait et bougeait dans une autre dimension, et dans une sorte de léthargie dans laquelle elle se trouvait... pas si mal dut-elle reconnaître. Elle se mouvait sans son corps, et cependant pouvait le contrôler, ainsi que ce qu'il y avait à l'intérieur... son bébé.

*Son bébé.*

Si ses mains privées de réflexe moteur n'allèrent pas se poser sur son ventre dans un pur instinct de protection, elles le firent néanmoins par la force de la pensée. Elle devait le protéger. *La protéger...* c'était une fille se souvint-elle brusquement. Y songer dans ces termes détaillés la ramena vers une situation qui lui sembla lointaine, et cependant réelle.

Il fallait qu'elle prenne une décision, lui avait conseillé Pierre-Yves... et il lui sembla qu'il fallait qu'elle la prenne rapidement... pour le bien de son enfant. Elle se mit à réfléchir à toute vitesse :

« Si mon bébé n'a pas souffert de l'accident, il ne doit pas souffrir maintenant. Pierre-Yves a raison, il faut que j'accepte mon état pour pouvoir me consacrer à préserver ma grossesse – jusqu'à mon réveil d'abord, puis jusqu'à mon terme. »

- Tu as raison, répondit-elle enfin. Je ne dois pas me laisser aller. Mon bébé a besoin de moi.

Mais si Mariette accepta le fait qu'elle se trouvait dans le coma, elle voulait en connaître la raison. Cela lui sembla primordial, et lui permettrait de mieux appréhender ce qu'il s'était passé, expliqua-t-elle à Pierre-Yves.

- En cela je ne peux malheureusement pas t'aider, lui répondit-il en affichant un air désolé. Mais la mémoire te reviendra, n'aie pas d'inquiétude. Tout le monde ici connaît la raison de son coma.



Mariette ne demandait qu'à le croire. Cet homme avait beaucoup d'expérience s'il était là depuis longtemps, comme il le lui avait appris. Elle choisit donc de lui faire confiance, et d'attendre le plus sereinement possible — pour le bien de son bébé — de se souvenir.

